

Liljana Dirjan

Le dragon de Saint-Georges

(à Gligor Cemerski)

Je suis cette guivre
à sept têtes et aux pattes sans nombre
qui rend fou ton cheval,
il écume de colère, de fureur, va en enfer
alors que toi, en grande tenue, cape, armure et
épée
tu viens à ma rencontre

Tu es un héros célèbre
tu es beau
imposant et
jeune,
tu éperonnes le cheval qui hennit jusqu'au ciel

Je te regarde d'en bas allongée
je t'entoure de sept regards
tu es de tous côtés parfait
tout aussi beau
imposant et
jeune

Si tu savais regarder alentour
si tu voyais le printemps, l'eau dans la source,
le gazouillement, la couleur du midi,
si tu savais descendre du cheval,
je serais différente

Mais tu es le héros des héros
(tu ne descends pas de cheval, tu manges, tu dors
en selle)
tu as décidé de passer sur moi pour assurer ta légende
sans m'avoir jamais regardée une seule fois
ton cœur est glacé, il meurt de peur
tu cries dans ton rêve, tu tombes du cheval
dans mes bras

Demande-moi
j'ai sept histoires à raconter
je rêve sept rêves
et sept vies de chat
sur combien de pattes je tombe
combien de feu je jette
combien de bile je crache
combien de perles je garde
combien d'histoires je sais sur la Toison d'Or
combien de Shéhérazade je cache
alors que toi, tu passes à côté de moi

Il pleut

Il pleut sur le prunier en cuivre

sur la petite table ronde

sur les deux petites chaises

(sur l'une mon sac vert, sur l'autre ton pull bleu)

il pleut aussi sur nous deux

tes cheveux ont blanchi un peu et les miens sont teints

un roux allant vers le jaune

(on dirait une rencontre entre la pleine lune et le crépuscule marin, oui, sous le même ciel)

Une goutte tombe dans ta tasse d'expresso, plic, ploc

un instant plus tard dans ma soucoupe, ploc, plic

puis ensemble en duo plic, plic, ploc, ploc

accordées, tendues, nous sommes cet ancien couple

dont les cœurs sondent le passé

nous nous précipitons dans le passé qui n'est jamais devenu ex,

uniquement été, automne, printemps, hiver, multipliés par trente ans

(sur ton crayon et aussi sur le mien il y avait une petite gomme)

ce matin nous avons apporté toute une époque ici

sur cette petite table de marbre gris, sur ces deux chaises

(dans l'ancienne pâtisserie *Vanila* rue Maxime Gorki numéro 9)

toi tant de chemins, moi tant de rêves, toi tant de mots, moi tant d'amours détruits,

tout est venu s'asseoir à côté de nous

comme à l'ouverture d'un testament

comme si chacun de nous héritait quelque chose

personne ne sera oublié, rejeté

ni la première fille de la rencontre, ni le deuxième fils de la passion
et l'attente, oui, l'attente
nous étions si occupés, désaccordés
est-ce nous qui avons fait appel au temps ou est-ce lui
afin que quelque chose se mette à danser sous nos paupières, à briller dans le
silence entre les mots
à larmoyer, à glisser, puis remonter sur les feuilles du prunier, afin qu'il pleuve
pour nous libérer des chaînes, de tous les non-dits, de ce qui a été manqué, négligé
réduit à un grand silence, reproche, effacement des preuves
que tout soit écrit puis effacé, sans laisser de traces, de sons, d'images dans tous
ces tomes tant vécus de A à Z
(alors que tout a commencé avec ce cahier d'écriture à double interligne
pour redresser le cœur, qu'il s'envole vers le ciel et détourne le regard
que la vieille passion se couche enfin dans un lit propre
s'enfonce dans l'oreiller, calle son dos
calme l'angoisse, le rhumatisme aux genoux
ce qui fut – fut, même si on le voulait, on ne pourrait pas rejouer la même chose
il n'y a que ce que le ciel nous offre : plic, ploc, oh oui, et cette goutte sur ton sourcil
sur ton sourcil gauche tant aimé (on dirait devenu plus petit, raréfié, argenté)
au-dessus de ton œil vert éternellement brillant
oh oui, je pourrais m'arrêter là, et tout barrer
en l'absence de peur, dans ce nouveau rituel de survie
tout devait être ainsi, ce fut ainsi, avec tant de retard, alors qu'il aurait pu, n'est-ce
pas ?
ça aurait pu, dis-tu, et tout aurait été différent
mais assez avec cela : aurait pu, n'aurait pas pu...si, comment, pourquoi ainsi
revenons à moi d'avant et toi d'avant, non c'est impossible
plutôt que veux-tu que je te donne avant de partir ?

marmelade de rose, confiture de figues, un peu de fromage ?

n'oublie pas ton pull, enfile-le il commence à faire froid

voici la jeune fille avec la note – deux expressos, oui,

je vous en prie

gardez la monnaie

ta larme est un boulet qui roule sur moi.

(le 25 octobre 2015)

Coup de cœur

En écoutant Tom Waits

(One From The Heart)

Pour le retrouver

il faudrait me rappeler

les éruptions volcaniques

le temps des jours débutants

la rugosité de la peau poétique

approcher de mon monde de jacinthes

en zoomant pour garder sa netteté

ses vagues mélodieuses, son parfum

qui tombe à verse encore sur les images et les métaphores

comme une bourrasque

m'envoler dans l'air

virevolter

mauve allant vers le bleu

me disperser

et me rassembler de nouveau.

Quelle incompréhension !

J'emploie mon expiration

pour décrire mon inspiration

tout un catalogue de larmes, de ciels, de battements de cœur

sans vernis

avec une perle dans l'assiette en porcelaine

au milieu des coquilles d'huitres

sans fine mélodie, ballades de jazz légères au milieu d'une journée de mer et de soleil, non...

sans mon martini sec et olive sur une pique

ne connaissant aucun véritable gangster

ni alors ni maintenant...

pour permettre à l'imagination de tourner autour

pour lui dire : n'aies pas peur de la lie

et de ces vauriens vêtus en manteaux gris, de cette confection

de petits hommes aux petits pieds et aux doigts encore plus petits, dodus, costauds

qui te serrent la main avec un tiers de leur paume,

ni de ceux dressés qui ne donnent ni ne prennent jamais rien

sans reste ni miette, tout mélangé, gluant, incolore, avec la bave - des colonnes d'escargots nus sans maison –

et ton intuition, voilà, à l'âge de 60 ans

(aujourd'hui nous sommes le 16 juin – bon anniversaire mon imagination)

est une pensée à l'état sauvage.

Oh, mon cœur et ton imagination

je te promets de ne plus retourner dans le passé,

ça fait mal là-bas

sans chansons, séquences musicales, scènes de films, vagues.

Va, voyage

voyage mon cœur à travers la nuit

tandis que la lune brille au-dessus de ma tête

et le parfum doux du chèvrefeuille m'enivre

quel calvaire, mon cœur, tu es brisé, puis recollé

comme une petite soucoupe en porcelaine

souviens-toi des trains manqués, et de cet homme

qui agite la main vers personne sur le quai

toi et moi
quel toi et quel moi
tous sont « toi » et tous sont « moi »
qui jonglons avec la vie
sitôt en haut sitôt en bas
jamais au milieu, ce milieu d'or.

Et elle – la médiocrité
elle ne s'intéresse pas à la vérité
ne chante jamais, ni ne danse
ne connaît pas les attentes trahies
ignore quand et comment
la nuit s'est endormie fatiguée en plein journée ensoleillée,
Elle ignore la sensation d'être objet à la moquerie, à l'absurde, au paradoxe
de s'envelopper dans de lourdes couvertures
de mentir à soi-même, d'avoir pitié de soi
avec des vérités et des mensonges
elle ignore le sentiment qu'on a en sortant de sa mue
de voir sa vie comme une performance.
Tout ce qui est fait d'après un fait réel
ne peut être qu'un mauvais film pas cher, oui,
baisse tes paupières
calme la mer dans tes yeux
voici un fait réel
tu as de nouveau perdu de vue ce visage pâle, à peine aperçu
hé, attends, ne t'en va pas
je te prie reste encore un tout petit peu

en moi

tu es mon « marin parmi les étoiles »

dans ce nulle part d'âge moyen

(22 mai-16 juin 2013)

Concert pour parfum et orchestre

Quand ma mère nous invite
à déjeuner le dimanche
elle prépare
un concert pour parfum et orchestre
tout se met à bouger
dans sa cuisine de 3 mètres sur 4
les casseroles chantent, les couvercles tombent
les assiettes, les creuses et les plates s'entrechoquent
il pleut du sel et du sucre
la nappe blanche aux broderies blanches est une neige pure
les cuillères, les fourchettes et les couteaux s'accordent
la planche de travail soupire, l'oignon larmoie
le mortier à cannelle, vanille et noix de muscade,
aspire à l'Asie
le robinet chante aussi
les plaques sont des cymbales
le four le ventre chaud de la cuisine
lieu où naît le pain
qui gonfle et déborde
la soupe est pleine de carottes et de céleri
même les pots de fleurs sur la fenêtre battent la mesure
et la petite tasse
la dernière du vieux service, son cadeau de mariage
brille avec le jaune d'œuf cru resté au fond
le journal où sèche le persil finement coupé crisse

et mon père promène son regard tantôt sur ma mère – tantôt sur son souvenir
elle monte l'escalier devant lui et rit toute essoufflée
tandis que s'échappe l'odeur des poivrons rouges grillés
c'est la fin de l'été 2005
qui se débarrassent (font du strip-tease) de leur peau
et ma mère
semble joyeuse, semble sereine
derrière son dos, sur l'étagère le tensiomètre
et la boîte à chaussures remplie de médicaments
elle chanterait presque, saupoudrant les gâteaux de sucre
elle chanterait
et moi avec elle